

Plus jamais

Denise Blais

Volume 17, numéro 1, automne 2004

Au péril de l'accompagnement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073614ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073614ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Blais, D. (2004). Plus jamais. *Frontières*, 17(1), 91–91.
<https://doi.org/10.7202/1073614ar>

PLUS JAMAIS

Denise Blais¹,
écrivaine

Je ne l'attendrai plus jamais. Jamais. Ne plus jamais attendre personne. Fouiller au fond de moi jusqu'à ce que je me suffise à moi-même. Ou sinon me trucider. Me trucider en recherche de la *truth*, de la vérité. Mon voisin l'a fait. Vraiment fait. Je pense souvent à lui, à comment je me suis sentie quand je l'ai appris. D'autres voisins avant lui l'ont fait, mais avant, ça ne m'avait pas atteint autant. Celui-ci venait d'avoir cinquante ans. C'était l'été passé. Froid dans le dos que ça m'a donné. De penser que lui, il avait été jusque-là.

L'ont trouvé dans le garage. Personne n'a prononcé le mot *pendu*, mais j'ai imaginé que c'est ainsi qu'elle, sa femme, l'a trouvé. Quelques mois auparavant, il avait essayé d'en finir alors qu'il était au volant de sa voiture, du moins c'est ce qu'on peut en conclure maintenant. Pourtant, je ne le connais presque pas, ce type, et ça ne change rien à ma vie qu'il ne soit plus là. C'est le vide au fond de moi que ça vient chatouiller, le grand vide au fond de moi que j'essaie de combler en attendant toujours quelqu'un.

Tout le monde a fait comme s'il s'agissait d'une mort naturelle. Mêmes prières, mêmes gestes, mêmes chuchotements. Chez moi, on n'en a pas parlé. Chez moi, on ne parle jamais de rien. D'ailleurs qu'est-ce qu'on pourrait bien ajouter pour disperser le malaise devant cette drôle de mort ?

Qui n'a jamais pensé en finir ? Qui ? Mais ça, on ne voudrait pas l'avouer à son père, à sa mère, encore moins à son enfant, alors on se tait. On parle des légumes du potager qui poussent bien, des tomates qui seront bientôt prêtes à manger, des fèves qui sont à point et qu'il faut cueillir. On s'accroche aux petits riens qui font la vie. Il faut s'accrocher sinon on finira comme le voisin, on en verra à manquer de foi, à ne plus y croire. Mes parents, c'est ça qui les caractérise, une foi inébranlable. Je ne sais pas comment ils font. Seulement, c'est ce qu'on constate. Ils prient et puis ils vivent et ils ne pensent pas à s'enlever la vie. Ma mère, peut-être qu'elle y a pensé, quand elle était dépressive, mais ça fait longtemps. Maintenant elle chante en cueillant ses légumes et elle ne fait pas de commentaires quand quelqu'un se trucidé.



Photo: Zahra Zibā Kazemi © Stephan Hachemi

Nez percé, Afghanistan

D'ailleurs qu'est-ce qu'on pourrait en dire ? Faudrait tomber dans les grandes conversations sur la vie et la mort, et des grandes conversations, on n'en veut pas autour de la soupe, ça nuit à la digestion. Il est mort, un point c'est tout. On ne va pas se mettre à discuter du comment et du pourquoi. On va l'inclure dans ses prières, prier pour le repos de son âme et on ne va pas en faire un drame. C'est ainsi que ça se passe chez moi. On ne fait pas de drame, on glisse la nouvelle entre le jardin qu'il faut arroser et la pelouse qu'il faut tondre et on oublie les commentaires.

Surtout ne jamais parler des problèmes de fond, comme s'il ne fallait pas réveiller les monstres qui dorment en chacun de nous ou tout près de chez nous. Le silence toujours. Je souffre encore des paroles qu'on ne m'a pas offertes quand ma petite sœur fut fauchée par une voiture il y a déjà plus de trente ans. Et je suis forcée de constater que nous sommes toujours dans ce même silence. Impossibilité de parler de la mort. Pas de mots. Il y a un hurlement qui monte en moi devant ce silence, ce refus de faire des commentaires, d'en discuter. Se sent-on à ce point coupable qu'il est impossible de

prendre une quelconque distance devant les faits ? Culpabilité ? Peur ? Pourquoi ce silence soudain alors que nous avons tous quelque chose à exprimer, à partager ?

Et moi, tout bêtement, j'ai fait comme eux. Je me suis laissé ensevelir par les demi-mots, demandant quelle sorte de soupe on allait manger, quel dessert il fallait préparer. Moi qui, plus que tout autre, connais l'importance de la parole dans ces moments-là, je n'ai pas demandé pourquoi cet homme, au tournant de la cinquantaine, avec une femme et deux charmants enfants, s'est trucidé un beau matin. Avais-je peur d'entendre mes parents avouer qu'un jour ou un autre ils avaient pensé à ça, eux aussi ? Imaginez la conversation que nous aurions pu avoir ! une discussion qui aurait pu nous faire oublier la soupe et le dessert à préparer. Enfin ! des paroles. Paroles nutritives pour l'âme. Et le lendemain, j'aurais pu avaler avec appétit et une plus grande joie les magnifiques légumes qui poussent dans leur potager. Au lieu de cela, je suis restée avec mon nœud dans la gorge, mon malaise en sourdine, à écouter mes parents s'accrocher aux soins à apporter à leur jardin. Vaincue par le milieu ambiant, je n'ai pas su trouer le silence, insérer la petite phrase déclencheur. Le silence m'a tuée une fois de plus. A eu raison de moi encore une fois. Tout ce savoir que je porte en moi annihilé par un silence plus grand que moi. La Grande Faucheuse continue d'abattre les êtres qui m'entourent, et je n'arrive toujours pas à lui opposer mon savoir, mes paroles, mes gestes de réconfort. Le silence de l'enfance plus fort que tout ! Cependant, je n'ai pas dit mon dernier mot. Silence, je me battrais contre toi jusqu'à la mort, jusqu'à l'amour, jusqu'à ce que s'ouvre mon corps pour exprimer les gestes et les paroles de réconfort qui feront de moi une femme de cœur et de parole, jusqu'à ce que je cesse d'être ce petit animal blessé qui lèche ses plaies en silence, dans un hurlement muet.

Note

1. Denise Blais a terminé une maîtrise en création littéraire à l'UQAM en 1995. Son premier roman, *Le ciel non plus je ne pouvais pas le peindre* (Éditions Le Loup de Gouttière), met en scène une jeune héroïne qui croit avoir été internée par erreur. Un second roman est en préparation.